

mes propres à tous les corps du règne minéral dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique, avec figures & tableaux synoptiques de sous les crystaux connus, par M. de Romé de l'Isle, de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, des Académies Royales des Sciences de Berlin, de Stockholm, de celles des Sciences utiles de Mayence, Honoraire de la Société d'Émulation de Liège. Seconde Édition, 4 Vol. in-8°. Prix, 30 livres brochés. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve des Bons-Enfans, n°. 10; Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins; Durand neveu, Libraire, rue Galande; Barrois le jeune, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel.

La première Édition de cet important Ouvrage avoit paru sous le titre d'Essai en 1772. L'Auteur vient de l'enrichir des découvertes qu'il doit à dix ans de nouvelles études & de constantes observations, qui l'ont mis à portée de donner à son premier plan toute l'étendue dont il étoit susceptible. Il n'avoit parlé d'abord que des formes polyèdres à *facettes planes déterminées*. Son Ouvrage embrasse aujourd'hui tout le corps minéral en considérant les substances *salines, pierreeses & métalliques* qui le composent sous le triple point de vûe de *crystallisation déterminée, de cristallisation indéterminée & de cristallisation confuse*.

Nous ne doutons pas que le Public n'accueille ce grand Ouvrage, qui a déjà obtenu le suffrage du monde savant. La lettre que le célèbre Linné a écrite à l'Auteur à cette occasion, est un titre aussi honorable que mérité.

ÉTRENNES Lyriques, Anacréontiques pour l'année 1783, seconde Édition. A Paris, chez l'Auteur, rue des Nonaindières.

Le succès de ce Recueil sembloit demander que la

Seconde Edition fût, selon l'usage, revue & corrigée. L'Editeur eût pu faire disparaître les fautes typographiques, & ne pas laisser subsister les rimes défectueuses qui gârent quelques-uns des couplets de la Collection. L'empressement du Public doit le rendre plus difficile dans son choix. Il doit à l'avenir ne jamais oublier son titre, & préférer les Pièces *anacréontiques* à celles dans le genre de *Vadé*.

*ENVOI de la deuxième Edition des Étrennes
Lyriques à Mlle * * * ; par M. le Br. * * de
Montpellier.*

Si le beau nom d'Éléonore
De Parni consacre les vers,
A chanter celle que j'adore
J'ose essayer mes premiers airs;
Toi qui chéris l'Art du Poète,
Reçois l'Étrenne des talens :
Oui, la plus foible chansonnette
Doit s'embellir par tes accens.
Ma jeune Muse t'eût fait lire
Ton nom célébré dans mes vers,
Si j'avois possédé la lyre
Ou de Saint Ange ou de B.

Au surplus, le papier de cette nouvelle Edition est très-beau, & supérieur à celui de la première.

COUPLETS sur la Paix. A Paris, chez la Veuve Hérisant, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, avec l'air gravé.

Voici celui de ces Couplets qui nous a paru le mieux fait.

De Franklin
C'est l'art divin

Qui par un fil a conduit le tonnerre,
Et porté

Dans la Cité

De nos Césars l'escadron indompté.

Sous Washington,

Loin de Boston,

D'un coup fatal ils frappent l'Angleterre ;

Et le Congrès

Rend à jamais

Honneur au Roi comme au soldat François.

ANNALLES Poétiques depuis l'origine de la Poésie Française, Tome XXV. A Paris, chez les Éditeurs, rue de la Jussienne, vis-à-vis le corps-de-garde, & chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Cette intéressante Collection marche avec plus de rapidité. Le Public paroît reconnoître de plus en plus l'utilité de cet Ouvrage qui manquoit à nos Bibliothèques, ou plutôt qui dispensera les Amateurs de notre Poésie de lire avec ennui des Bibliothèques entières.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure, de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E

<i>COUPLET à Mme la Comtesse de Rochefort-Lucé,</i>	49	<i>François,</i>	59
<i>Vers à Mme de Gelis,</i>	50	<i>Reflexions Philosophiques sur le Plaisir,</i>	71
<i>Charades, Enigme, Logographe,</i>	51	<i>Concert Spirituel,</i>	77
<i>Ouvres Complètes de Lyfias.</i>	52	<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	84
<i>Histoire de la Vie privé des</i>		<i>Comédie Française,</i>	85
		<i>Comédie Italienne,</i>	86
		<i>Annonces & Nouices,</i>	91

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 10 Mai. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 9 Mai 1783. GUIDL

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 17 MAI 1783.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE à Mesdemoiselles D***,
& ISALINE B***.

O vous, charmantes Étrangères,
Vous qui venez dans nos climats
Chercher de nouveaux tributaires
A l'empire de vos appas,
Mon pays, par mon entremise,
Vous donne le droit de Cité;
Et l'Amour vous naturalise
Dans le séjour de la Beauté.
Lucette, Zabet, Isaline,
La fête de vos noms chéris
Va succéder, je le devine,
Au culte vieilli de Cypris.
Des Grâces l'immense héritage

N^o. 20, 17 Mai 1783.

E

Ne peut vous être contesté :
 Il faut que , prix de la Beauté ,
 La pomme entre vous se partage.
 Faites-vous un plaisir charmant
 De troubler les meilleures têtes ;
 Multipliez rapidement
 Vos voyages & vos conquêtes ,
 Et prenez les cœurs en courant....
 J'ai tort.... Restez : gardez de croire
 A ce conseil trop séducteur ;
 Je le donnois pour votre gloire ,
 Et j'oublois notre bonheur.

(Par M. le B* * , de Montpellier.)

*COUPLETS sur l'Air du Vaudeville du
 Seigneur Bienfaisant.*

DU Dieu qui doit régner à table,
 Puisses-tu , glorieuse Paix ,
 Fixer la présence agréable
 Chez l'Insurgent & le François !
 Pour célébrer tes avantages ,
 On peut avoir recours aux fous ,
 Afin de récréer les sages
 Qui nous donnent un bien si doux. *bis.*

MOMUS , par tes vives faillies ,
 Égaie à Passy les vieux jours

De Francklin, dont les réparties
 Font encor rire les Amours ;
 Que d'Est. . . , Roch. . . , Ver. . . ,
 Agaçant nos jeunes Héros
 Pour se délasser de leurs peines,
 Y déclarent la guerre aux sots. *bis.*

SOYONS indépendans à table,
 Et libres comme sur les mers.
 On en sera bien plus aimable
 Aux entre-mets comme aux desserts.
 L'esprit savoure la finesse
 Des bons-mots dits avec gaité ;
 Mais un propos mordant le blesse ;
 Craignons-en la causticité. *bis.*

O VOUS , qui cherchez les délices.
 D'une aimable Société ,
 Bannissez-en toujours ces vices ,
 Et mettez-y l'égalité.
 Sans elle, point de badinage :
 Fuyant les honneurs sérieux ,
 Elle ne veut d'autre apanage
 Que celui des Ris & des Jeux. *bis.*



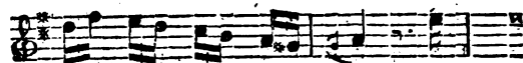
AIR de Renaud, chanté par Mlle Levaïsseur.



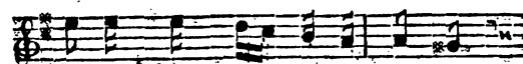
BARBARE A - mour! ty - ran des



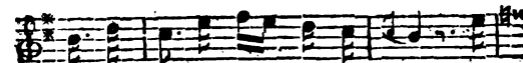
cœurs! Ne te las - ses tu pas de



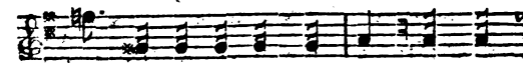
voir cou - ler mes pleurs? Faut-



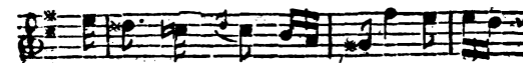
il qu'un - ne hai - ne é - ter - nel - le



Soit le prix d'un feu si conf - tant! Faut-



il qu'un in - sen - si - ble Amant Tri - om -



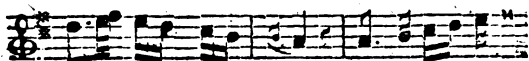
phe encor d'un cœur si - del - le; tri - om -



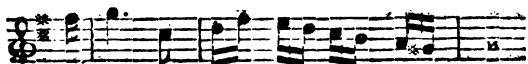
phe en - cor d'un cœur fi-del-le!



Ah! ah! ah! ah! bar - ba re A - mour!



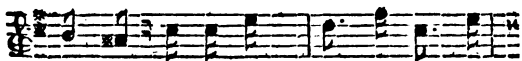
ty - fan des cœurs, Ne te laf-fes-



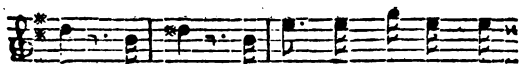
tu pas de voir cou-ler mes



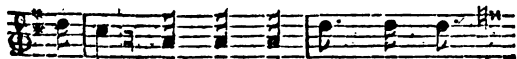
pleurs? D'un pen-chant qu'il faut que j'ab-



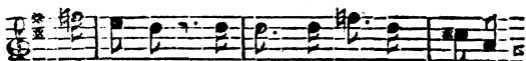
hor - re, Je cherche en vain à m'af-fran-



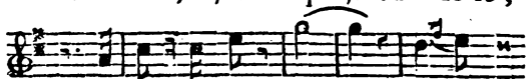
chir; In-grat, in-grat, plus je veux te



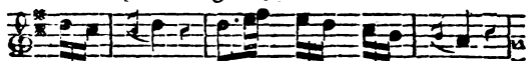
ba-ir, Et plus je sens que je



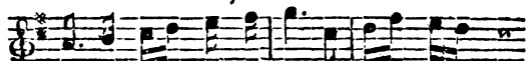
t'a-do-re, je sens que je t'a-do-re,



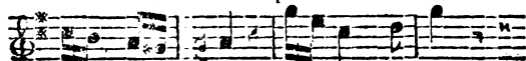
In-grat, in-grat ; ah ! bar-ba-



re A-mour ! ty - ran des cœurs !



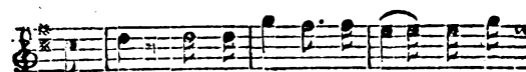
Ne te laf - ses-tu pas de voir cou-



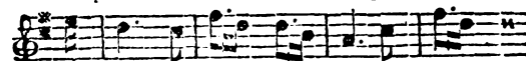
ler mes pleurs ? Bar-bare A-mour !



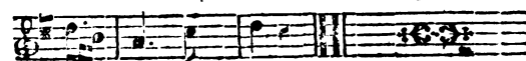
Ne te laf ses-tu pas de voir cou-ler



mes pleurs ? Ne te laf - ses-tu pas de voir



cou-ler mes pleurs ? cou - ler mes pleurs ,



cou - ler mes pleurs ?

(Paroles de M. le Bœuf, musique de M. Sacchini.)

Explication des Charades , de l'Énigme , & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la première Charade est *Voltaire*; celui de la deuxième est *Ninon*; celui de la troisième est *Mercury*; celui de la quatrième est *Vertu*; celui de l'Énigme est *Pie*; celui du Logogryphe est *Boulet*, où se trouve *boule*.

C H A R A D E S .

I.

DANS mon premier je vais ou vite, ou lentement;
Quand je joins mon second, je vais comme le diable;
Mais si tu réunis mon tout adroitement,
Je ne suis plus mobile, alors je deviens stable.

I I.

MON premier, mon second sont en tout ressemblans:
A mon tout dans Paris ressemblent bien des gens.

I I I.

MON premier est un terme de mépris;
Mon second n'est point agréable,
Et mon tout est un pauvre diable,
Qui jour & nuit va roulant dans Paris.

(Par un Écolier de Louis-le-Grand.)

É N I G M E.

OR, écoutez : je suis jumelle.....

Jumelle, & de ma sœur la compagne fidelle....

Sujette au même sort... soumise aux mêmes loix....

Enfin tout-à-la-fois & sa mère & sa fille....

Ne cherchez pas bien loin ; nous sommes en famille,

Et sous vos yeux & sous vos doigts.

(Par M. le M. de B...)

L O G O G R Y P H E.

JU G E Z , Lecteur, de mon mérite.

Avec la tête d'un lézard,

Jointe à trois piés pris au hasard,

Je fais fuir un Israélite.

(Par M. S.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

P O E M E S, *Discours en vers lûs & mentionnés aux Séances publiques de l'Académie Française*, par M. de Flins. A Paris, chez Valleyre l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille Bouclerie. *

DANS les combats qui attiroient toute la Grèce aux jeux d'Olympie, ce n'étoit pas seulement la force & l'adresse du vainqueur qui faisoient l'intérêt & la beauté du spectacle. Les regards se portoient souvent avec admiration sur les concurrens qui disputoient la victoire, la couronne flottoit long-temps incertaine, & le nom des vaincus même retentissoit long-temps au milieu des applaudissemens & des acclamations. Il n'y avoit qu'une couronne, mais la renommée partageoit ses cent voix entre tous les athlètes qui se distinguoient dans la lice. Nous sommes loin de savoir donner aux institutions créées pour l'encouragement des Arts, cet éclat, cette pompe, cette magnificence des jeux de la Grèce. Parmi nous, la gloire est

* Il y a quatre ou cinq mois que cet article a été donné au porte-feuille du Mercure; des circonstances, dont il est inutile que le Public soit instruit, n'ont pas permis de le faire paroître plus tôt.

bien peu digne de l'ambition du génie ; & s'il ne l'embellissoit lui-même dans son imagination ; si dans les illusions qui l'inspirent, il ne se croit des théâtres , des spectateurs , des juges & des couronnes , il renfermeroit en lui-même des trésors pour lesquels nous n'avons plus de prix. Que dis je ? C'est peut-être pour lui-même qu'il travaille ; il étale à ses regards le spectacle de ses pensées , & produit pour jouir de lui-même. Plusieurs Hommes de Lettres , parmi lesquels on compte des Académiciens , ont proposé des moyens d'annoblir & d'agrandir les concours Académiques. Ces concours sont cependant toujours les mêmes ; & malgré tout ce qui leur manque , c'est , après le théâtre , la plus belle lice des talens dans la jeunesse. Mais le concours est fermé au Public , & les portes de l'Académie ne lui sont ouvertes que pour voir poser la couronne qui est déjà décernée. Peut-être seroit-il à désirer que le combat fût public comme le triomphe ; non que je croie qu'une multitude tumultueuse distribuât ses applaudissemens avec un goût aussi sûr que les Académiciens donnent leurs suffrages ; mais le goût du Public seroit dirigé par celui des Académiciens ; & les Académiciens , obligés à donner leurs suffrages & à motiver leurs opinions devant le Public , prêteroient aux Ouvrages une attention encore plus scrupuleuse , & ne se détermineroient que sur des motifs dignes d'être présentés au Public , & de partager quelquefois ses applaudissemens

avec les Ouvrages. La manière dont ils développeroient les impressions & les principes de leur goût, animeroit souvent & embelliroit le concours autant que les Pièces qui se disputent la couronne. C'est-là que des Hommes de Lettres, trop modestes ou trop peu laborieux, pour mettre tout leur esprit & tout leur talent dans des Ouvrages qui demandent des veilles & des méditations pénibles, dévoileroient dans les jugemens de leur goût une partie des trésors qu'ils recellent dans les Assemblées secrettes de l'Académie. La présence du Public feroit une heureuse violence à la paresse ou à la modestie. Qu'on se représente les premiers Écrivains de la nation analysant devant une assemblée nombreuse & attentive les beautés & les défauts d'un Discours ou d'un Poëme, rendant avec sensibilité l'impression des beautés, démêlant avec sagacité & avec finesse la source des défauts & les moyens de les éviter; quel spectacle ! quels beaux jours pour les Lettres & pour l'Académie ! Les concours deviendroient alors l'école du goût de la nation ; & de ces lices éclatantes & publiques des talens, sortiroient alors des hommes de génie, comme il sortoit des Héros des combats des jeux Olympiques, & des exercices du champ de Mars.

Nous ne mettons point dans cette idée plus de confiance qu'elle n'en mérite ; nous en avons indiqué les avantages, elle auroit sans doute des inconvéniens, & qui seroient

peut-être en plus grand nombre. Nous la livrons à la discussion publique, & sur-tout à celle de l'Académie.

M. de Flins, dont les Discours ont fait naître ces réflexions, a paru trois fois dans les Concours, & a toujours obtenu des distinctions sans avoir jamais obtenu la couronne. C'est au Public à décider s'il n'est pas aussi beau d'avoir trois fois approché de si près du but, que de l'avoir atteint une fois. Nous ne comparerons point ses Ouvrages à celui de M. le Chevalier de Florian, qui a remporté le Prix cette année. Ces sortes de parallèles sont toujours difficiles & délicats à faire. On est tenté de remettre en question ce qui a été décidé à l'Académie, & l'on suit presque toujours, même sans s'en appercevoir, ce mouvement naturel qui nous fait aller au secours des vaincus. On craint peut-être qu'ils ne se découragent, & l'on se persuade qu'en les relevant on leur rend le sentiment de leurs forces; mais ces craintes sont bien mal entendues, & l'on connoît bien peu le talent; comme le vrai courage, il s'anime & s'irrite par les défaites, & souvent il a besoin de toucher la terre pour y devenir invincible. Nous laisserons donc M. de Flins porter tout le poids de sa défaite, persuadés que ses forces s'en accroîtront, & qu'il n'a besoin de personne pour conserver le sentiment & le courage de son talent.

Le reproche général que l'Académie a paru faire à ses Ouvrages, c'est de manquer de

plan : *infelix operis summa*. Ce reproche est bien grave ; car beaucoup de gens font des morceaux , & les bons Écrivains seuls font des Ouvrages. Il n'est guère possible de ne pas convenir que M. de Flins a mérité ce reproche. Mais dans ces Pièces même dépourvues de plan , on voit qu'il est en état d'en concevoir & d'en exécuter ; ce mérite si indispensable , tient sur-tout à une certaine force d'esprit nécessaire pour combiner ensemble des parties diverses , & faire concourir à un même but une multitude de détails dont le grand charme est dans la variété. Les vers de M. de Flins annoncent un esprit ferme , & il montre dans les détails la force qu'exige la disposition de l'ensemble. D'ailleurs , ce défaut est moins sensible dans le second Ouvrage , moins encore dans le troisième ; on le voit disparaître par degrés à mesure qu'il écrit.

Qu'il nous permette quelques observations de détail sur son style. Il nous semble qu'il y en a d'importantes à lui faire , & nous sommes à peu près sûrs que cet extrait ne lui laissera aucun doute sur la nature de nos intentions.

Voici le début de son Discours sur la *Servitude abolie dans les Domaines du Roi*.

Heureux les Souverains , par la gloire inspirés ,
 Que fait naître le sort en des temps éclairés !
 Leur grandeur véritable à leurs yeux se révèle ;
 La superstition , sous sa longue tutelle ,

N'enchaîne plus les droits du suprême pouvoir,
Et pour faire le bien ils n'ont qu'à le vouloir.

Si on excepte ce dernier vers, il me semble que dans tous les autres on voit un esprit qui démêle difficilement ses idées, & qui ne peut parvenir à rendre ce qu'il a pensé. L'épithète de *longue* caractérise assez mal la tutelle de la superstition. Ce n'est point là son caractère le plus frappant, & M. de Flins n'ignore point que c'est dans l'heureux choix des épithètes que consiste la beauté & la richesse de la poésie. L'un des secrets des grands Écrivains, c'est de mettre dans une seule épithète des pensées & des tableaux qui sembloient exiger des phrases entières; c'est par-là que le Discours s'abrège & que l'Ouvrage s'étend. M. de Flins, d'ailleurs, a-t'il dit tout ce qu'il a voulu dire? N'est-ce que la superstition qui enchaîne ou égare le pouvoir des Rois? Est-elle le seul mal dont les lumières délivrent les Rois & les Nations? Les maux de la Servitude de la Glèbe, par exemple, ne nous venoient point de la superstition; & c'est pourtant de ceux là qu'il étoit question.

Ils font passés, ces jours de révolte & de crime,
Où tous osoient régner; hors le Roi légitime.

Le second vers auroit le mérite d'une précision énergique si la pensée étoit plus exacte. Il n'est pas vrai que *tous* osassent régner; tout le peuple, au contraire, étoit esclave; &

loin de prétendre à régner, il oſoit à peine aspirer à être libre.

Ô ſiècles déteſtés! ô honte! les François
Avilis, ſans vertu, en des guerres iniques
 Servent de leurs tyrans les haines domeſtiques.

Étoit-il néceſſaire de dire qu'ils étoient ſans
 vertu, après avoir dit qu'ils étoient avilis?
 L'obſervation eſt commune, mais c'eſt que
 la faute eſt grande.

Où des *vaines* ſueurs, dans leurs champs malheureux,
 Arroſent la moisſon qui ne croît pas pour eux;
 Tout opprime ou tout ſert dans ma triſte patrie.

Ces vers ſont précis, énergiques; ils traitent
 le ſujet, & c'eſt là un grand mérite. Mais le
 ſecond eſt une réminifſcence; M. Roucher,
 dans ſon Poème *des Mois*, parle auſſi des
 Laboureurs qui, dans leurs champs mal-
 heureux, *vont moisſonner le grain qui ne croît*
pas pour eux. Ce Poème ſera plus imité qu'il
 n'a été loué; & quoique cette eſpèce d'hom-
 mage vaille beaucoup d'éloges, il ſeroit juſte
 d'oſer nommer au moins ceux qu'on ne craint
 pas d'imiter. Le dernier vers a l'inconvénient
 d'en rappeler de plus énergiques encore.

 Tout eſt opprimé ſ'il n'opprime,
 Tout combat ſur la terre ou tout eſt combattu.

Mais on pardonne à des élèves de ne pas
 égaler les juges qu'ils imitent.

Et de la liberté déſormais enrichie,

La France adopte enfin l'auguste monarchie ;

Mais le joug des abus s'étend jusqu'à nos jours ;

L'homme n'est plus esclave , & son champ l'est toujours.

Ce dernier vers est excellent : c'est peut-être le seul de toutes les Pièces sur la Servitude abolie , où l'on ait bien marqué le caractère particulier de cette espèce de Servitude ; cela étoit très-difficile , & M. de Flins a fait sortir un beau vers de cette difficulté : voilà le talent. Mais en général , dans toute cette Pièce on voit l'ambition d'un jeune homme qui considère son sujet , non pour le traiter , mais pour y chercher des traits frappans. Il s'en présente , mais de loin en loin ; & comme rien ne les unit , il faut les rapprocher de force. Ils ne naissent pas dans la phrase , l'Auteur les y transporte , & il a beaucoup de peine à les y placer ; la construction se gêne & s'embarrasse ; la liaison des idées de l'Ouvrage contredit à chaque instant la liaison qui se forme dans l'esprit du Lecteur. Avec cette méthode & du talent , on fera de beaux vers , & on aura un très-mauvais style ; on sera applaudi avec éclat à une lecture publique , & on ne sera lû de personne. Je fais bien que dans un Ouvrage où les idées naissent les unes des autres , les beautés qui sont toujours préparées , & , pour ainsi dire annoncées , ne sont jamais très-frappantes au premier coup-d'œil , elles se perdent un instant dans le

tissu du style ; mais le temps & l'attention les en font fortir à chaque instant, & à chaque nouvelle lecture leur impression devient plus vive & plus profonde. C'est la différence qu'un de nos hommes de génie trouvoit entre Lucain, qui *frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins* ; & Virgile, qui *frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus*. Il faut choisir, mais heureux celui qui peut faire un choix ! il est probable que c'est la Nature qui le fait pour nous ; il ne faut pas pourtant en être aussi sûr que ceux qui n'ont jamais essayé le pouvoir que l'esprit a sur lui-même pour rompre ses habitudes, & changer jusqu'à ses goûts.

On aperçoit encore des défauts du même genre dans les deux Pièces suivantes, mais ils y sont moins fréquens, plus adoucis, surtout plus couverts par le grand nombre de beaux vers ou de vers bien faits. Nous n'en parlerons plus du tout ; nous ne ferons plus de ces observations de détails qui sont quelquefois nécessaires, mais que l'homme de goût dédaigne comme la pédanterie de la critique, tandis que le critique médiocre y repose sa vanité avec complaisance. Une seule vûe juste & neuve sur l'art en général, éclaire plus l'homme d'esprit que vingt futiles remarques sur les détails ; c'est ramener les Écrivains à l'école ; & ceux qui ont besoin qu'on leur corrige si souvent leur thème devant le Public, ne sont guère dignes d'attirer l'attention de la critique ;

mais les pédans aiment à régenter, & leur manie est de prendre leur férule pour le sceptre de tous les esprits.

La seconde Pièce de M. de Flins est une Ode sur la Naissance du Dauphin; & le début nous paroît bien digne de l'élévation de ce genre de poésie.

Pourquoi fume l'encens sous ces sacrés portiques ?
 Quel bonheur aux François apprennent ces cantiques ?
 Je ne reconnois plus ces palais enflammés ;

La nuit resplendissante a replié ses voiles ;

Le front immortel des étoiles

Pâlit devant les feux par nos mains allumés.

Le fleuve, énorqueilli de couler près du Louvre,
 A travers ces jardins, ces ponts, ces toits brillans,
 Se soulève, étonné de l'éclat qui le couvre,

Et roule à flots étincelans.

Veut on voir encore le style élevé & l'enthousiasme de l'Ode avec des idées très philosophiques ?

Mais quel signe divin, quel prophétique oracle
 De ton règne futur annonça le miracle ?

On n'a point vû pour toi les mobiles faisons

Violer leurs loix éternelles;

Et l'automne vieilli faisant place aux glaçons,

N'a point rajeuni les gazons

Des grâces du printemps & des roses nouvelles;

La toison argentée a gardé sa blancheur ;

Aucun chêne du miel n'épancha la douceur ;